

—L'hôtel en possède six. Vous choisirez celui qui vous plaira.

En quelques minutes Ovide et sa compagne arrivèrent au "Rendez-vous des Chasseurs." On mettait le couvert. Soliveau donna l'ordre à un domestique d'aller prendre à la consigne la malle dont il lui remit le bulletin, et de la porter à la villa des Mûriers.

—Qu'est-ce que c'est que la villa des Mûriers ? demanda l'essayeuse.

—La maisonnette que nous habiterons.

—Allons la visiter tout de suite.

XLIV

Ovide prit les clefs et conduisit Amanda.

—C'est très gentil, ici ! s'écria la jeune fille en esquissant un pas que n'aurait pas désavoué une habituée de Bullier ou de la Reine-Blanche. Nous serons comme chez nous. Mais où prendrons nous nos repas ?

—A l'hôtel, répondit Ovide.

—Ah ! ça, par exemple, c'est eunuyeux. Le déjeuner, passe encore, mais pas le dîner. J'aimerais dîner ici tous les soirs. Arrangez-vous pour qu'on nous serve ici le soir.

—Je donnerai les ordres.

Le garçon arrivait avec la malle. Amanda fit placer cette malle dans une des chambres et on rejoignit l'hôtel où le dîner attendait.

—Madame est-elle satisfaite du pavillon ? de madame l'hôtesse.

—Tout à fait.

—Je le pensais bien. Vous serez là tranquille. Pas de voisins, sauf à droite de la villa une maison habitée par une dame malade, la sœur du docteur Richard.

—Un médecin, fit Amanda en riant, si je suis malade je l'appellerai par-dessus le mur.

—Il ne vous entendrait pas. La propriété est grande, et la maison se trouve tout au bout du jardin que la muraille de clôture sépare du vôtre.

Ovide écoutait avec attention et notait chaque parole dans son esprit.

—Dinons-nous ? fit Amanda.

—On n'attendait que l'arrivée de madame pour servir.

—Eh bien, servez. Tous les matins nous viendrons déjeuner ici, et tous les soirs on nous portera notre dîner dans le pavillon.

—Madame voudra bien me donner le menu du dîner chaque matin ?

—C'est monsieur le baron qui se chargera de le rédiger.

On se mit à table et on fit honneur à la cuisine du "Rendez-vous des Chasseurs."

Nous nous garderons bien d'enregistrer jour par jour les actions de nos deux amateurs de villégiature. Nous nous bornerons à relater les faits qui se rattachent directement à notre histoire et doivent avoir une action sur la destinée de nos principaux personnages. Mademoiselle Amanda jouissait consciencieusement des plaisirs champêtres, tout en se défiant fort du baron Arnold de Reiss, qu'elle soupçonnait d'être tout autre chose qu'un baron, et dont les dispositions à son égard lui paraissaient au plus haut point suspectes.

Dans quel but Ovide avait-il accepté sans se faire prier une partie de campagne qui devait se prolonger pendant huit jours ? Peut-être nos lecteurs se sont-ils déjà posé cette question. Ce sont les faits qui se chargeront de leur répondre.

Depuis quatre jours, nos deux personnages habitaient Bois-le-Roi dont c'était la fête patronale. Les promenades sur l'eau, les excursions dans la forêt, les visites aux sites renommés, les stations devant les boutiques et les curiosités foraines, se succédaient sans interruptions. Ovide et sa compagne rentraient éreintés, dinaient plantureusement au pavillon des Mûriers, et Amanda, sentant le besoin de reprendre des forces pour continuer le lendemain cette existence active, allait se mettre au lit, tandis qu'Ovide en faisait autant de son côté. La jeune fille voyant le pseudo baron de Reiss, attentif auprès d'elle, toujours prêt à satisfaire ses moindres caprices, commençait à croire qu'elle l'avait mal jugé, qu'il ne songeait nullement à se servir contre elle de la déclaration dont il était possesseur, et regrettait de n'avoir pas obtenu de madame Augustine quinze jours de congé au lieu de huit. Soliveau, lui, se disait qu'il était temps d'agir.

Après le déjeuner à l'hôtel du "Rendez-vous des Chasseurs," Amanda eut envie de faire une promenade en bateau. Depuis le matin, Ovide qui ruminait son plan, s'était plaint d'un violent mal de tête menaçant de se changer en migraine.

—Ma belle poulette, fit-il, je n'aurai pas aujourd'hui le courage de vous accompagner. Je ne suis plus de la première jeunesse, et vous êtes infatigable. Permettez-moi d'aller me reposer un peu et de vous laisser seule cet après-midi.

—Je ne veux point abuser de vous, cher baron, répondit Amanda. J'irai faire un tour sur la rivière, une ligne à la main, et j'essayerai de pêcher une friture de goujons. Allez vous reposer. Deux heures de sommeil dissiperont votre mal de tête.

—Je profiterai de la permission, car je suis réellement souffrant.

—Voulez-vous que je rentre avec vous et que je vous tienne compagnie ?

—Je serais au désespoir de vous imposer inutilement le rôle de garde-malade. Je n'ai besoin que de solitude et de silence. Allez pêcher une friture. Je regagne la villa.

—Où nous retrouverons-nous ?

—Ici avant dîner. J'y viendrai prendre mon absinthe.

Ovide quitta la jeune femme qui se munit de ses ustensiles de pêche, monta en canot et alla choisir une bonne place, à l'ombre d'un saule, tandis que le pseudo baron se rendait à la villa des Mûriers ; marchant à petits pas, comme doit marcher un homme éprouvé par la migraine. Une fois la porte du pavillon refermée derrière lui, il reprit son attitude ordinaire.

Il y a vingt-et-un ans, murmura-t-il, j'ai voulu savoir ce qu'était, ce que pensait le faux Paul Harman. Je l'ai su. Aujourd'hui je veux savoir ce qu'Amanda pense de moi, ce qu'elle sait, ce qu'elle devine. Je le saurai.

Ouvrant alors l'armoire dans laquelle il avait soigneusement enfermé la valise il tira de cette valise la fiole que nous l'avons vu envelopper et placer entre deux chemises avant de quitter Paris. Un sourire vint à ses lèvres tandis qu'il regardait cette fiole.

—La liqueur bavarde, fit-il, me donnera comme autrefois un résultat complet.

Il plaça la fiole sur une table et promenait son regard autour de lui. Un petit buffet de bois peint supportait plusieurs bouteilles et carafons de diverses liqueurs chartreuse, curaçao, cassis, anisette, etc. L'une de ces bouteilles, étiquetée "chartreuse verte," ne renfermait plus que quatre ou cinq petits verres de liquide.

—C'est la chartreuse verte qu'Amanda préfère aux autres alcools, se dit Soliveau. Ce soir, elle en boira comme d'habitude, et le résultat ne se fera guère attendre.

Il déboucha la bouteille de chartreuse, puis la fiole apportée d'Amérique et versa dans la première environ deux cuillerées du contenu de la seconde. Ceci fait, il replaça les objets là où il les avait pris, puis ne sachant à quoi employer son temps, son prétendu malaise lui défendant de sortir, il s'étendit sur un canapé, et, sous l'influence de la chaleur et de la digestion, il ne tarda pas à s'en lormir.

Nous le laisserons sommeiller et nous rejoindrons mademoiselle Amanda, occupée depuis une heure à suivre d'un regard attentif les oscillations du bouchon de sa ligne, et prenant un plaisir très vif à cette occupation, car le goujou mordait à miracle. Tout à coup son attention fut détournée par un bruit anormal venant du côté du chemin de fer dont la voie côtoyait en cet endroit et dominait le cours de la rivière. Ces coups de sifflet retentissaient avec violence, suivis bientôt d'un choc terrible, puis de cris, de gémissements, d'appels au secours. Amanda se dressa sur le banc de nage du canot et vit des gens s'agiter, en proie à un affolement complet, tandis que d'autres s'efforçaient de sortir des wagons à demi-brisés et s'entassant dans un hideux désordre.

—Un accident terrible, murmura la jeune fille, la rencontre de deux trains sans doute.

Alors, poussée par la curiosité, elle amarra son canot au tronc du saule, sauta sur la berge, et, sans souci du débraillé de son costume, se dirigea vers le théâtre de la catastrophe, tout voisin de la gare.

Déjà nombre de curieux se rendaient en courant du même côté. Elle arriva. Un spectacle effroyable s'offrit à sa vue. Trois wagons étaient complètement démolis. D'autres, culbutés, s'amoncelaient les uns sur les autres. De toutes parts s'élevaient des cris de douleur et d'épouvante. Déjà on emportait sur des civières des gens blessés sanglants, à moitié morts. Le chef de gare, blanc comme un linge et secoué par un tremblement nerveux, criait :

—Qu'on transporte les blessés dans les hôtels du pays. Qu'on se hâte !

Amanda, pâle, épouvantée, avait pris place près de la sortie, pour voir les malheureux qu'on emportait.

Le flot des curieux la poussait en avant, et bientôt elle se trouva tout à fait en première ligne. On déblayait les débris pour arriver aux cadavres et aux blessés. Des employés du chemin de fer pénétraient dans un compartiment presque broyé, afin d'en retirer les victimes, sous la surveillance immédiate du chef de gare. Quatre voyageurs, couverts de contusions et de plaies, mais vivants encore, furent portés l'un après l'autre sur des matelas. Dans l'intérieur du compartiment, une voix cria :

—Voilà un pauvre diable qui me paraît mort. C'est un jeune homme.

—Il n'est peut-être qu'évanoui, répliqua le chef de gare. Prenez les plus grandes précautions.

En ce moment, deux médecins arrivaient, celui du pays et le docteur Richard que nous avons entendu causer dans la forêt avec le vieux René Bosc.

XLV

Les deux médecins se mirent en devoir d'examiner les blessés. Le jeune homme que l'on prétendait mort fut retiré du wagon avec beaucoup de peine. Il avait à la tête une blessure profonde. Le sang ruisselait sur son visage. A l'appel du chef de gare, le docteur Richard accourut et demanda :

—Qu'y a-t-il ?

—Voyez ce malheureux, monsieur, je vous en prie !

Et le chef de gare désignait le corps inanimé que deux employés du chemin de fer venaient de déposer sur le quai. Le médecin se pencha vers le blessé. Amanda se trouvait en ce moment tout près de lui. Le visage sanglant du voyageur évanoui attira ses regards. Soudain elle poussa une sourde exclamation.

—C'est lui ! C'est bien lui. C'est Duchemin ! murmura-t-elle ensuite avec épouvante.

Le chef de gare avait entendu l'exclamation.

—Vous connaissez ce jeune homme, madame ? fit-il.

Déjà mademoiselle Amanda regrettait de n'avoir pas dominé son premier mouvement. Le souvenir du passé de Joigny ne lui permettait pas de répondre d'une façon affirmative à la question qu'on lui adressait.

—J'ai cru, balbutia-t-elle, mais, en regardant mieux, je vois bien que je me trompais, une simple ressemblance, une ressemblance très vague.

—Ce jeune homme n'est que blessé, dit le docteur Richard après examen. Qu'on l'étende sur une civière et qu'on le porte dans un hôtel du pays, où j'irai lui donner des soins.

—A quel hôtel, docteur ? trouvera-t-on de la place ?

—Au "Rendez-vous des Chasseurs," on en trouvera. Qu'on s'y présente de ma part.

—Voilà qui s'arrange mal, pensait Amanda. Je n'aurais pas voulu que le baron vit Duchemin.

On emportait déjà le blessé. La jeune fille suivit à quelque distance. La civière fut entrée dans la cour de l'auberge, l'amie du baron de Reiss rejoignit son canot, reprit sa ligne et se remit à pêcher ; mais une vive préoccupation l'assiégeait. Au bout d'une demi-heure, elle sauta sur la berge et se rendit droit à l'hôtel.

—Vous savez l'accident, madame ? lui demanda la maîtresse du logis.

—Il s'est passé presque sous mes yeux. Je sais même qu'on vous a amené des blessés.

—Trois. Deux dames et un jeune homme. Le docteur Richard va venir les visiter. C'est un très grand malheur ; il paraît qu'on n'avait pas signalé